

## Introduction générale

# Villes coloniales/ Métropoles postcoloniales. Représentations littéraires, images médiatiques et regards croisés

## L'urbanisation - processus planétaire et spécificités (post)coloniales

Le fait que plus de la moitié population de la planète vit actuellement (plus précisément depuis l'année 2007), pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, dans des villes, est le résultat d'un double processus historique : celui de la colonisation européenne, d'abord, ayant concentré autour des villes ses centres de pouvoir politique et économique ; et celui de la modernité, ensuite, qui a déclenché, avec l'industrialisation et l'expansion du secteur tertiaire, depuis le XIXe siècle, un élargissement sans précédent des espaces urbains sur toute la planète. Le taux de la population de la planète vivant dans des villes atteindra, d'après les estimations de l'UNESCO, 59,7% en l'an 2030 et près de 70% en 2070. L'urbanisation accélérée de la planète concerne tous les continents, mais elle s'est effectuée de manière particulièrement rapide dans le monde colonial et postcolonial : en Europe la part de la population urbaine est ainsi passée entre 1800 et 1914 de 10% à 35%. Entre 1900 et l'an 2000 elle est passée en Afrique, par exemple, de 3% à 40%, de 33 millions à près de 400 millions d'habitants vivant dans des villes, et de plus en plus dans des méga-villes comme Lagos, Kinshasa, Johannesburg et Le Caire.<sup>1</sup>

Ce double processus historique qui a commencé avec la première mondialisation du XVe/XIe siècle (Gruzinski) et qui s'est accéléré avec la Révo-

---

<sup>1</sup> Voir sur cette problématique Gabriele B. Clemens, Hans-Jürgen Lüsebrink, « Einleitung », in : Clemens, Gabriele/ El Gammal, Jean/ Lüsebrink, Hans-Jürgen (éds.), *Städtischer Raum im Wandel. Modernität - Mobilität - Repräsentationen/ Espaces urbains en mutation. Modernités - mobilités - représentations*, Berlin, Akademie-Verlag, 2011, p. 9-13, ici p. 9 ; ainsi que Jean-Christophe Servant, « Dans le chaudron africain », in : *Le Monde Diplomatique*, avril 2010, p. 20-21 ; Jean Pierre Denis et Didier Pourquery, *L'Atlas des villes. 200 cartes, 5000 ans d'histoire*, Pons, Le Monde, 2013 (Le Monde/ La vie/ Hors-série).

lution Industrielle du XIXe siècle ainsi que la décolonisation de la seconde moitié du XXe siècle, coïncidant avec de nouvelles phases de la mondialisation, est particulièrement sensible dans le monde non-européen. La conception occidentale de la ville a radicalement changé l'image des espaces urbains, leur disposition, leur architecture, leur esthétique et leurs fonctions, ainsi que l'imaginaire qu'ils génèrent. Des villes précoloniales comme Tombouctou dans l'ancien empire du Mali, Angkor dans l'empire khmer ou Tenochtitlan, capitale de l'empire aztèque et avec 400.000 habitants probablement la ville la plus peuplée du globe au XVe siècle, sont basées sur des conceptions, des esthétiques et des imaginaires fondamentalement différents des villes coloniales comme Dakar, Oran, Casablanca ou Ciudad de México. La ville coloniale voulait manifester une rupture profonde et radicale avec toutes les formes d'urbanisation précédentes et en même temps représenter un symbole emblématique des apports de la 'civilisation' européenne. Dans le sillage de la colonisation et – certes plus encore – dans le contexte de la postcolonisation, ces villes se sont transformées et hybridisées. A la question de savoir si l'évolution des villes postcoloniales africaines suit plus un processus d'uniformisation (« McDonaldisierung ») ou de différenciation culturelle, l'auteur d'un ouvrage récent sur l'écologie sociale des espaces urbains dans l'Afrique contemporaine penche, sources à l'appui, pour la seconde thèse en qualifiant les méga-cités africaines de « métropoles-huttes » (« Hüttenmetropolen ») avec leurs propres logiques sociales, urbaines et spatiales.<sup>2</sup>

## Imaginaires et représentations coloniales

La littérature, la presse et les expositions coloniales offrent, jusque dans les années 1950, de nombreux exemples de l'imaginaire de la ville coloniale comme 'phare' et 'îlot' de la civilisation et de ses progrès dans l'espace colonial. La ville d'Oran, en Algérie, bâtie sur les ruines d'une ville romaine, apparaît ainsi dans un livre scolaire destiné à la fin du XIXe siècle en particulier aux élèves des colonies françaises en Afrique du Nord, comme une ville en plein essor et en plein progrès, grâce à la colonisation française, son auteur affirmant son intention de « faire connaître et aimer l'Algérie » nouvelle aux élèves « de cette colonie aussi bien qu'à ceux de la métropole ».<sup>3</sup> Le pro-

<sup>2</sup> Cedric Janowicz, *Zur sozialen Ökologie urbaner Räume. Afrikanische Städte im Spannungsfeld von demographischer Entwicklung und Nahrungsversorgung*, Bielefeld, Transcript, 2008 (Materialien vol. 7), en particulier p. 184-191.

<sup>3</sup> Jules Renard, *Les étapes d'un petit Algérien dans la province d'Oran*, Livre de lecture publié sous le patronage du Conseil Général et de la Société de Géographie d'Oran, Paris, Hachette, 1888, p. VII-VII (« préface »). Sur ce contexte lire également : Hans-Jürgen Lüsebrink, « Imperiale Träume – französische Reisen in den kolonialen Maghreb (1881-

tagoniste, un jeune élève algéro-français qui parcourt l'Algérie en compagnie de son père, découvre ainsi avec émerveillement les tenants et aboutissants des progrès de la civilisation : les hôpitaux, les écoles, les musées, des bâtiments spacieux de l'administration, de vastes allées pour la promenade. « Je noterai tout cela sur mon carnet », souligne le protagoniste à propos de sa visite de la ville d'Oran.

« J'y ajouterai qu'Oran travaille à s'embellir, qu'on y construit de toutes parts de vastes monuments publics et de belles maisons particulières, que la population y est active et laborieuse, en un mot que cette ville paraît appelée à un brillant avenir. »<sup>4</sup>

Dans les mises en scène et les catalogues des expositions coloniales, souvent imprégnés d'exotisme et de nostalgies 'primitivistes', les villes coloniales remplissent aussi cette fonction de représenter des foyers et des symboles de la colonisation. L'auteur du Guide officiel de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931, le romancier colonial André Demaison incitait ainsi les lecteurs et visiteurs à admirer les accomplissements de l'urbanisme colonial en Afrique du Nord, en l'occurrence en Tunisie : « L'urbanisme, qui a fait un si grand effort au cours des dernières années, est représenté ici par des maquettes et des plans qu'ont envoyées les diverses municipalités. » Il termine sa description sommaire du pavillon de la Tunisie par une « belle vision d'ensemble » de sa métropole que les visiteurs du Parc de Vincennes (où l'exposition se déroula) pouvaient admirer sur des photographies :

« Vous aurez le panorama saisissant de Tunis, tel qu'on découvre cette ville de 190.000 habitants, du haut du palais beylical. Infinité de terrasses blanches d'où s'élancent des minarets, vaste horizon bordé par la mer qui s'incurve dans le golfe, et au loin, dressée dans la lumière, la basilique de Carthage. »<sup>5</sup>

Dans le roman *L'Étoile de Dakar* (1948), André Demaison décrit la métropole sénégalaise comme une ville à l'européenne, « avec ses tuiles rouges et des maisons imitées de France [qui] pouvait donner l'illusion d'un port de la Méditerranée, du côté de Sète », même si « l'odeur de l'Afrique ne trompait personne, même les nouveaux venus sur le continent noir. »<sup>6</sup>

Les villes, et en particulier les métropoles coloniales, représentaient dans l'ensemble de l'espace colonial des centres du pouvoir politique, écono-

---

1954) », in : Wetzel, Hermann H. (éd.), *Reisen in den Mittelmeerraum*, Passau, Passavia Universitätsverlag, 1991, p. 213-232.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>5</sup> *Exposition Coloniale Internationale à Paris en 1931. Guide officiel*, Texte d'André Demaison. [Paris, 1931], p. 105.

<sup>6</sup> André Demaison, *L'étoile de Dakar*, Roman (1948), Réd. Paris, Presses Pocket, 1963, p. 17-18.

mique et culturel implanté dans le sillage de la conquête et de la colonisation coloniale.<sup>7</sup> Calquées sur des modèles européens, les villes coloniales, loin de demeurer de pures « enclaves européennes », se transformèrent dès leurs débuts en espaces métissés, en lieux de rencontre, de confrontation entre les sociétés et cultures occidentales et les autochtones, mais aussi en lieux de syncrétismes culturels (« creuset des cultures »).<sup>8</sup> Les expositions coloniales de l'époque impérialiste, entre les dernières décennies du XIXe siècle et la fin des années 1950, par exemple, mirent en scène de manière palpable le clivage profond entre les villes et cités indigènes et les villes coloniales qui étaient censées incarner la modernité, le progrès, l'avenir et, en quelque sorte aussi, l'utopie d'une nouvelle convivialité entre des communautés ethno-culturelles et couches sociales très différentes. Afin de marquer la différence entre la ville pré-coloniale et les nouveaux espaces urbains coloniaux, de très nombreuses anciennes villes pré-coloniales furent débaptisées et reçurent des noms coloniaux : N'Dackarou se transforma ainsi en Dakar, N'Dar en Saint-Louis, Teungue-Guetch en Rufisque, Beyrr en Gorée et sur les débris de l'ancienne cité impériale de Tenochtitlan fut érigé la nouvelle cité de México, conçue selon un imaginaire de l'harmonie géométrique imprégnée par l'esprit de la Renaissance européenne. Dans son essai *Éducation africaine et civilisation* (1964), l'écrivain sénégalais Abdoulaye Sadié évoque précisément les processus de prises de possession politique, mais aussi les phénomènes de refoulement culturel liés à la renomination coloniale de villes anciennes. Il propose de restituer leur mémoire, à partir de la mémorisation des noms anciens ; et il rappelle aussi que certaines vieilles capitales, comme Lambaye (au Baol) ou N'der (ex-capitale du Oualo au Sénégal), évoquées par les chants des griots traditionnels, mais remplacées dans leur fonction de centres sociaux-politiques par les nouvelles cités coloniales, mériteraient d'être réintégréées dans la mémoire collective africaine :

« Car autour de ces vieilles capitales le désert s'est fait. Autour de ces vieilles capitales règnent un silence et une paix que seule trouble l'apparition du blanc ou de son envoyé, casqué et guêtré. Tout le monde a fui vers les villes

<sup>7</sup> Voir sur cette problématique : Hans-Jürgen Lüsebrink, « 'Villes impériales' - visions littéraires et représentations sociales des métropoles africaines de l'Empire colonial français », in : *Cahiers francophones de l'Europe centrale et orientale*, n° 2, Numéro spécial « Culture en conflit », Wien/Budapest, 1993, p. 71-83 ; ainsi que Hans-Jürgen Lüsebrink, « Perceptions coloniales de l'espace africain dans la littérature et les médias », in : Gouaffo, Albert/ Götze, Lutz/ Lüsebrink, Hans-Jürgen (éds.) : *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe. Approches interdisciplinaires*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012 (Saarbrücker Beiträge zur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft, vol. 60), p. 13-32.

<sup>8</sup> Voir sur cette évolution Horst Gründer, Peter Johanek (éds.), *Kolonialstädte - europäische Enklaven oder Schmelztiegel der Kulturen ?* Münster e.a., LIT Verlag, 2001.

tentaculaires, les villes-champignons surgies de la terre comme par enchantement grâce au souffle fécondant de la civilisation européenne. »<sup>9</sup>

Des appellations religieuses (comme Santa Fé ou Vera Cruz) ou des noms de saints catholiques (comme Saint-Louis au Sénégal ou Santo Domingo, nom de la première ville coloniale en Amérique du Sud) marquèrent une prise de possession symbolique, tandis que le concept de « Nouveau » (« New », « Nueva ») précédant le nom de nombreuses villes coloniales, soulignèrent la volonté de rupture, à tendance utopique, avec le double héritage des villes occidentales du vieux continent et celui des villes précoloniales. Cette vision progressiste et utopique de la ville coloniale présentée par le discours colonial était en contradiction frappante avec les réalités sociales, les espaces urbains coloniaux étant tous marqués par de profonds clivages sociaux, la séparation entre 'quartiers indigènes' et 'quartiers européens' (ou 'blancs') ainsi que par des formes multiples de ghettoïsation et de ségrégation sociale et économique, même si partout – ou presque – des espaces centraux de rencontres et de mélanges sociaux-culturels se mirent cependant en place, en Amérique latine coloniale notamment, autour de la « plaza » centrale des nouveaux espaces urbains.<sup>10</sup>

## Transferts et contre-discours

La ville coloniale, et en partie aussi la ville postcoloniale, furent ainsi le résultat d'un transfert culturel complexe et multiforme entre l'Europe et le monde non-européen.<sup>11</sup> Ce transfert embrassait des savoirs-faire (planifier, bâtir, construire, contrôler, gérer, aménager, policer) des formes architecturales et des formes esthétiques. Conçue comme un espace radicalement nouveau dont l'idée provient d'Europe et remonte en filigrane aux cités de l'antiquité, notamment à Rome, et aux cités de la Grèce ancienne, la ville coloniale fut néanmoins, à y regarder de plus près, profondément marquée par des métissages et des syncrétismes. Refoulées ou reléguées au second plan dans le discours colonial comme dans les expositions coloniales et les romans coloniaux, les formes de métissage, d'hybridation et de syncrétisme qui caractérisent les espaces urbains (post)coloniaux, se trouvent par contre

---

<sup>9</sup> Abdoulaye Sadj, *Éducation africaine et civilisation*, Dakar, Imprimerie A. Diop, 1964, p. 12.

<sup>10</sup> Voir Horst Pietschmann, « Stadtgeschichte des kolonialen Iberoamerika in der Historiographie der Nachkriegszeit », in : Gründer/Johanek, *Kolonialstädte*, p. 51-72, ici p. 60.

<sup>11</sup> Voir sur cette problématique aussi l'ouvrage de Laurier Turgeon, Denys Delâge, Réal Ouellet (éds.), *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVIe - XXe siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996.

au centre des représentations littéraires et cinématographiques non-européennes et notamment post-coloniales.

Les représentations des villes coloniales et postcoloniales dans des œuvres littéraires et cinématographiques d'auteurs non-européens ont été marquées dès leurs débuts, par une volonté de *contre-discours* : celle de montrer, avec les moyens de la fiction, face aux discours coloniaux, les contradictions de la ville (post)coloniale, ses côtés sombres et refoulés, ses clivages socio-culturels profonds et ses formes de ségrégation et d'oppression, mais aussi le caractère profondément hybride et syncrétique des espaces urbains nés dans le sillage de la colonisation. Les villes coloniales dans leur ensemble furent, en effet, imprégnées entre le début du XVI<sup>e</sup> siècle et la fin de l'époque coloniale par l'imaginaire d'une ségrégation horizontale, c'est-à-dire la conception de devoir séparer le plus strictement possible, et pour des raisons invoquées d'ordre à la fois racial, ethnique et sanitaire, l'espace urbain en 'quartiers indigènes' et 'quartiers européens'.<sup>12</sup>

Cette vision de la ségrégation, caractéristique pour l'ensemble des espaces urbains coloniaux dont les métropoles postcoloniales ont hérité, était toutefois inégalement développée dans les différents empires coloniaux : plus prononcée dans le tardif empire colonial allemand, mais beaucoup moins accentuée dans les empires coloniaux ibériques qui furent, dès le XV<sup>e</sup> siècle, de véritables laboratoires de métissages et de syncrétismes culturels sous toutes les formes. Les villes coloniales, surtout celles de l'Amérique du Sud, étaient marquées par des processus de transfert sur tous les plans qui finirent par aboutir à des formes linguistiques, culturelles, littéraires, mais aussi architecturales et artistiques neuves, issues de la rencontre de savoirs de faire et de manières de penser et de concevoir différents venus d'horizons divers, d'Europe et des Amériques, mais aussi d'Asie (à cause de l'extension planétaire des empires coloniaux espagnol et portugais, puis britannique et français) et d'Afrique (notamment à cause de la traite et de l'esclavage). « Les villes », affirme Serge Gruzinski pour l'Amérique ibérique du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle,

« sont les creusets où se façonnent les liens entre les quatre parties du monde. Et, plus que nulle autre, les métropoles coloniales de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, Mexico, Lima, Potosi, Salvador de Bahia, Manille, Goa, Santiago du Cap-Vert sont des scènes privilégiées de co-existence, d'affrontements et de métissages. »<sup>13</sup>

<sup>12</sup> Voir Franz-Joseph Post, « Europäische Kolonialstädte in vergleichender Perspektive », in : Gründer/Johanek, *Kolonialstädte*, p. 1-25, qui utilisent le terme de « horizontale Segregation. »

<sup>13</sup> Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Éditions La Martinière, 2004, p. 79.

Lieux de métissages, les villes coloniales représentent ainsi également des lieux d'acculturation, pour les populations autochtones, mais aussi, d'une autre manière, pour les populations immigrées d'origine européenne, qui apprennent, essaient de comprendre et s'approprient les savoirs et les modes de comportement de l'Autre, ses langages et coutumes, ses modes vestimentaires et ses savoirs artistiques et artisanaux. Les cités coloniales des XVIe – XXe siècles sont devenues ainsi les lieux d'ancrage par excellence des premières vagues de mondialisation marquées par le transfert massif d'hommes et de biens, mais aussi de savoirs et de savoir-faire. « La mondialisation ibérique », celle du XVIe au XVIIIe siècle, affirme Serge Gruzinski,

« a des répercussions sur tous les domaines de la vie quotidienne, sans exception aucune. À commencer par le monde du travail. En quelques dizaines d'années, les Indiens apprennent les métiers européens, et cela d'autant plus rapidement qu'ils sont les héritiers de vieilles traditions artistiques et se montrent curieux des nouveautés de la Péninsule. »<sup>14</sup>

Aux transferts d'objets, de biens et de savoir-faire artistiques et artisanaux s'ajoutent des transferts intellectuels, de connaissances et de technologies, dans les domaines les plus divers : par exemple dans celui de l'architecture urbaine et celui de l'imprimerie qui s'installe en Amérique Latine dès le milieu du XVIe siècle, en Amérique du Nord britannique au début du XVIIe siècle, au Canada à partir de 1776, avec l'arrivée de Philadelphie de l'imprimeur Fleury Mesplet, d'origine française, et en Afrique de l'Ouest française avec l'installation de la première imprimerie dans la ville de Saint-Louis du Sénégal en 1856 qui édita d'abord un journal officiel, le *Moniteur du Sénégal* et dépendances.<sup>15</sup>

Lieux de métissages et centres de transferts culturels, les villes coloniales, et par la suite les métropoles postcoloniales, devinrent à la suite, en Amérique du Sud à partir de la fin du XVIIIe siècle et en Afrique à partir des années 1930 des foyers de la contestation et du contre-discours, aussi en ce qui concerne la représentation des espaces urbains. Ces foyers de la contestation s'articulèrent dans les arts, le théâtre et l'essai, mais surtout dans la presse et dans la littérature (fictionnelle et documentaire) dont l'émergence au sein des espaces coloniaux avait été rendue possible avec le transfert d'institutions comme l'école, l'université et les maisons d'éditions, et de technologies comme l'imprimerie, de l'occident vers le monde colonial. La

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>15</sup> Hans-Jürgen Lüsebrink, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*, Frankfurt/Main, IKO - Verlag für Interkulturelle Kommunikation/ Québec, Éditions Nota Bene, 2003 (Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas vol. 7), p. 29.



plupart des auteurs africains de la première génération, comme par exemple Abdoulaye Sadju dans *Maimouna* (1954) et Mongo Beti (*alias* Eza Boto) dans *Ville Cruelle* (1954), imaginèrent dans leurs œuvres des représentations des espaces urbains radicalement différentes de celles qui étaient caractéristiques pour l'idéologie et l'imaginaire coloniaux. Abdoulaye Sadju développa, suite à des romans qui traitent la même problématique avec les moyens de la fiction romanesque, dans son essai *Éducation africaine et civilisation* (1964) un discours très critique à l'égard des villes coloniales qu'il considère comme des espaces d'aliénation, de déculturation, et comme des « lieux de servitude » :

« D'un point de vue démographique donc, nos villes-champignons voient naître de nouvelles races d'hommes qui en arrivent à se souvenir vaguement du pays d'origine de leurs parents. Ces nouvelles races d'hommes s'attachent à de nouvelles valeurs n'ayant souvent rien de commun avec leurs anciennes traditions. Il s'ensuit fatalement une dissolution des mœurs et l'observance de moins en moins stricte de certaines règles considérées comme des vertus. »<sup>16</sup>

Malgré des sentiments de nostalgie, les nouveaux Africains urbanisés et occidentalisés ne se seraient pas décidés, selon Sadju, « à rompre les liens qui les attachent à ces lieux de servitude que sont les nouvelles capitales industrielles et commerciales, filles de la civilisation européenne. »<sup>17</sup>

Ousmane Sembène, le premier cinéaste de l'Afrique francophone, proposa, enfin, dans ses premiers films *Borrom Sarret* (1963) et *Mandabi* (1968), tournés aux lendemains des indépendances africaines, des contre-discours filmiques aux images de la ville africaine, coloniale et postcoloniale, présentées dans les médias occidentaux, comme les romans coloniaux (tel *L'Étoile de Dakar*, 1948, d'André Demaison), la photographie et les cartes postales coloniales ainsi que le cinéma colonial. La dynamique de développement de représentations *différentes* de la ville (post)coloniale paraît donc fondamentalement régie par une logique dialectique du contre-discours, du « writing-back »<sup>18</sup>, mais aussi du « filming back » dont les formes d'expression symboliques et esthétiques étaient toutefois profondément imprégnées, paradoxalement et dans une logique du déni et du refus, de l'héritage et de l'imaginaire coloniaux.

<sup>16</sup> Sadju, *Éducation africaine et civilisation*, p. 16.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>18</sup> Ce concept est repris de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, and Helen Tiffin, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London e.a., Routledge, 1989.